

Papusza, la voix d'un monde perdu

{ Jean-Yves Potel *

Poétesse tsigane et Polonaise, Bronislawa Wajs Papusza (1908-1987) naît et grandit à l'Est de la Pologne actuelle, dans un *tabor*, c'est-à-dire dans un campement nomade. Sa famille appartient au groupe tsigane le plus nombreux, en ce début du XX^e siècle, les *Polska Roma*, des itinérants des plaines. Mariée très jeune à Dionizy Wajs qui est son aîné de 26 ans, elle rejoint une famille de musiciens. Ce sont des harpistes. Ils jouent avec des violonistes en petit ensemble, pour des bals et des mariages ; ils voyagent à travers un vaste espace aujourd'hui en Ukraine, Biélorussie et Lituanie, situé entre deux grands fleuves, le Bug et le Niémen.

*

Enseigne à l'université de Paris VIII-Saint Denis, spécialiste de l'Europe centrale et de ses cultures, auteur de nombreux ouvrages, ancien diplomate, correspondant du Mémorial de la Shoah pour la Pologne.

Enfant et en cachette, Papusza¹ apprend à lire et à écrire. Elle dit la bonne aventure, et bientôt chante dans l'orchestre familial. À la manière des Tsiganes polonais d'autrefois, aujourd'hui disparue, elle improvise des poèmes ou des épopées, compose des comptines, autant de vers qui, dit-elle, résonnent dans sa tête. Les mélodies de ces *gila* (chants) ne sont malheureusement pas notées ni enregistrées. Mais elle peut fixer ses textes par écrit. Elle rencontre en 1949 un jeune poète polonais qui fuit la police communiste, Jerzy Ficowski², et qui l'encourage à écrire. Papusza écrit en romani. Ficowski traduit en polonais, et il parvient à la publier dans des revues puis en livres, sous le patronage d'une grande figure des Lettres polonaises, le poète le plus populaire après guerre, Julian Tuwim³. Papusza devient célèbre.

La force de ses textes et leur originalité rencontrent un écho inattendu, bien au-delà des communautés tsiganes. Au contraire, celles-ci se méfient du succès, beaucoup le trouvent dangereux, craignent qu'en apprenant leur langue et leurs coutumes, les Gadjés ne cherchent à les détruire. À déchiffrer leurs codes et secrets jalousement gardés. La suspicion est d'autant plus forte, que les Tsiganes subissent au même moment une politique brutale de sédentarisation planifiée par les autorités communistes. La rumeur enfle. On soupçonne Papusza de trahison. Elle est bannie.

C'est le drame. Elle doit fuir avec sa famille, elle change de ville. Malade, elle est rejetée dans la pauvreté et l'isolement, et avec le temps de plus en plus oubliée. Seuls des proches, de rares journalistes et des écrivains comme Ficowski, l'aident un peu, et essaient de sauvegarder son œuvre et son souvenir. Elle meurt en 1987, elle a près de quatre-vingts ans.

La vie et l'œuvre de Papusza nous intéressent, aujourd'hui plus que jamais. Elles incarnent un certain destin des Tsiganes en Europe, à la fois la puissance d'une culture et d'une tradition, et la tragédie d'une destruction et d'une perte. On y trouve d'abord une atmosphère. Le monde de Papusza est présent dans tous ses textes, avec la forêt, le soleil, les routes, les rivières et les lacs, les oiseaux qui emportent ses chants. Il nous charme. Elle y est très attachée. Sa famille y a voyagé pendant des générations, travaillant et jouant de la musique pour les « Seigneurs » polonais. Un Wajs aurait même joué de la harpe à la cour royale ! Libres de circuler, les *Polska Roma* côtoyaient sur leur vaste territoire, outre des paysans polonais asservis, des Juifs, des Ukrainiens, des Russes et d'autres voyageurs. C'était leur terre, leur « pays » a souvent dit Papusza : « Terre des bois noirs, ô ma terre, / tu es notre mère à tous, / mère riche et belle⁴. » A ceux qui mettaient en doute cet attachement, Ficowski répondait : « Papusza était une *Polska Roma*, elle était liée depuis des générations au pays de sa naissance et de ses ancêtres. (...) Elle n'a jamais voyagé hors de Pologne, son expérience et sa mémoire ne concernaient que ces territoires polonais⁵. »

Ce monde était menacé. Elle l'a écrit en forme de testament : « Ils disparaîtront tous, ils mourront, / et rien ne restera. » Le monde dans lequel elle a grandi était voué à la destruction, et il a été détruit. Elle le savait, aussi a-t-elle voulu, avec ses chants et ses poèmes, « laisser quelque chose aux hommes. » Elle s'est adressée à son « frère », lui a offert « sa vie, ce qu'elle possédait, / tout ce qu'elle a composé dans sa tête. » Elle le lui a donné pour qu'il se souvienne qu'une fille tzigane et pauvre, « était sortie du berceau tzigane », et lui avait dit : Sache que j'ai « tout écrit pour toi⁶ ». Cette apostrophe résume la vocation de Papusza. Elle est la voix d'un monde perdu, elle s'adresse à un autre, à un frère qui est universel. C'est vous, c'est moi, c'est nous tous. Elle nous parle du sort des Tsiganes en Europe.

En lisant ces vers aujourd'hui, on ne peut qu'être saisi par la « science » de Papusza. Elle prétendait connaître la carte du ciel. Très tôt, dans un *tabor*, elle aurait appris quand la Grande Ourse voit croître le nombre de ses étoiles, c'est mauvais signe, les malheurs s'accumulent, la « destruction s'annonce », écrit-elle. Par deux fois, le langage des étoiles lui a prédit des catastrophes : pendant la guerre, quand les nazis et les nationalistes ukrainiens ont assassiné sa famille et des milliers d'autres Tsiganes en Volhynie ; et plus tard, quand la communauté s'est retournée contre elle, alors que des « Étrangers » éditaient ses textes, et que d'autres les utilisaient pour justifier leurs actions de « sédentarisation et de productivisation » de son peuple.

Alors que plus de la moitié des Tsiganes de la Pologne d'avant guerre a disparu dans de grands massacres⁷, ou sont morts de faim, de froid, de maladie dans les forêts, les rescapés, une quinzaine de milliers, durent se fixer à l'ouest, sur les terres dites « recouvrées » de l'ancienne Prusse, dans des masures et des ruines insalubres. Le nouveau régime communiste a prétendu les établir, en faire des prolétaires, et il les a sédentarisés dans la misère. Cette violence fut le coup de grâce.

Les poèmes de Papusza, mis par écrit à ce moment-là, dans un taudis à Żagań, n'idéalisent pas un paradis détruit. Ils ne tombent pas dans le folklore. Papusza tient au contraire une certaine distance. Elle a un regard critique sur les modes de vie de sa communauté. Outre la pauvreté, elle aborde la violence à l'intérieur du groupe, elle l'a connue lorsque jeune fille elle apprenait seule à lire et à écrire. Son monde est rude, patriarcal, injuste, et sa vie difficile. Le poème le plus authentique à cet égard, s'en prend aux images mythiques de la vie nomade : « Je n'irai plus sur ces routes où jadis passaient les Tsiganes. » Elle nous dit sa « vérité » sur la vie « misérable », sur ces routes « maudites ». Elle ne voudrait pas y retourner. Elle aime « la forêt et ses chants », pas ces routes « dans la nuit sombre », le froid et la peur, quand les enfants « tendaient l'oreille aux chants des oiseaux des morts... » De même, on aurait tort de voir dans ses appels à la scolarisation des enfants tsiganes un soutien à la politique des Communistes : elle est surtout convaincue que sans éducation, les Tsiganes ne pourront survivre : « Comment vivre dans le monde / sans savoir ni lire ni écrire », demande-t-elle encore.

Aussi Papusza nous offre-t-elle une vision contradictoire, ambivalente de la réalité tsigane, qui prend sa pleine signification dans son propre destin, quand ses vers et sa vie se heurtent aux deux mondes. Le drame vécu par Papusza ne peut se résumer à une manichéenne opposition entre les bons tsiganes et les mauvais gadjés. Au contraire. Dès qu'elle existe en tant que poétesse publique, quand son nom et ses textes paraissent dans la presse polonaise, Papusza est emportée dans un tourbillon incontrôlable qui la broie. Elle est reniée par sa communauté qui l'accuse, sans autre preuve que des rumeurs et l'ignorance, d'avoir livré des secrets tsiganes aux Étrangers. Et à l'inverse, le monde des « Hautes instances » se moque bien du sort de cette voleuse de poules. Les propagandistes du régime utilisent ses textes malgré elle, et ses seuls soutiens sont précaires. Le vieux poète Julian Tuwim qu'elle admire, est épuisé par la maladie, il ne peut la protéger qu'un temps, et lui obtient de modiques aides financières. Quant à Jerzy Ficowski, il n'a guère de pouvoir. En la faisant connaître et en traduisant ses textes, il lui apportera plutôt le malheur, malgré lui : « Je sais que j'ai contribué aussi bien à ta célébrité à venir qu'à ton malheur

passé, lui écrira-t-il trente ans plus tard. Le mérite du premier ne me revient vraiment pas, et le second n'est pas vraiment de ma faute. » Il ne saura améliorer son sort.

Cette mise à l'écart de la communauté, n'a pas eu raison de la puissance d'une œuvre à bien des égards unique. Et ce que Papusza avait souhaité finit par advenir. Depuis une quinzaine d'années, sa mémoire et ses textes réapparaissent en Pologne. Les communautés tsiganes se les réapproprient. Le Musée ethnographique de Tarnow, qui présente une grande exposition permanente sur le monde tsigane, lui accorde une place centrale. À Gorzów Wielkopolski, où la poétesse a vécu, et à Inowrocław, où elle est enterrée, des monuments ont été érigés, les commémorations sont régulières. L'accès aux archives, la publication de livres et de recherches, offrent maintenant une meilleure compréhension de son histoire. Et cette année, un grand film de fiction, *Papusza*, réalisé par Joanna et Krzysztof Krauze, sort sur les écrans polonais. Nous rendons compte de tout cela dans la seconde partie du dossier.

Il était temps de revenir à Papusza, de lui rendre justice, de la mettre en bonne place au panthéon des cultures tsiganes. En commençant par la publier. Or, l'adaptation française de ses poèmes soulève un problème épineux. On en compte une quarantaine, ils ont été écrits en romani, puis traduits en polonais. Nous n'en connaissons qu'une quinzaine en version romani, publiée par Ficowski en 1956⁸. Il précise lui-même qu'il a dû « déchiffrer » les manuscrits qu'elle lui envoyait. En général, note-il dans une de ses préfaces, « c'est écrit d'un seul trait, d'un bout à l'autre de la feuille, parfois en signalant la fin de la phrase avec quelque chose qui ressemble à une parenthèse. C'est seulement quand elle lit, que l'on peut distinguer le vers, grâce au rythme⁹. » Dans la première partie de ce dossier, nous nous sommes donc limités, à treize chants et poèmes en édition bilingue. Le texte romani est celui édité en 1956.

Pour la version française nous voulions retrouver le lyrisme et le rythme des poèmes, tout en restituant leur fluidité. Ficowski note par exemple, que « la rythmique de la plupart de ces vers n'est pas régulière ni monotone. Dans le cadre du même poème, Papusza en change souvent¹⁰. » Il a lui-même publié plusieurs versions polonaises de certains textes, l'une rimée l'autre pas. Quant au romani, il rappelle dans une lettre à une amie en 1991, que le « dialecte des *Polska Roma* est très éloigné de celui des Gitans français¹¹. » Aussi se propose-t-il de fournir à un éventuel traducteur français, une version littérale, en polonais, des manuscrits ; il déconseillait également la traduction de sa traduction poétique¹².

Une traduction du romani des mêmes poèmes a par ailleurs paru en français récemment¹³. Elle a l'avantage de nous rapprocher de la version

littérale que se proposait de faire Ficowski. Le traducteur s'est sans doute référé à la même version romani que nous publions ici et qui est conservée au musée de Tarnow. Toutefois, son texte français ne restitue ni le rythme ni la poésie de Papusza, il paraît souvent maladroit. C'est pourquoi une nouvelle version m'a paru nécessaire pour rapprocher le lecteur francophone du texte de Papusza. J'y ai travaillé en comparant la version littérale du romani de l'adaptation polonaise de Ficowski¹⁴. J'ai eu aussi la possibilité d'expérimenter le rythme et la lecture avec des comédiennes dans le cadre d'un spectacle¹⁵. Le résultat est une adaptation qui me semble fidèle. Au lecteur de juger.

Pour les textes en prose, notamment les lettres de Papusza à Tuwim, le problème est inverse. Ils ont été écrits dans le polonais de Papusza, c'est-à-dire influencé par le romani et sans orthographe, et donc ne peuvent être traduits dans un français lisse comme cela a été fait quelques fois. Nous sommes partis des textes originaux établis par Magdalena Machowska à partir des manuscrits, et la traductrice a respecté les maladroites, en restant dans certaines limites et en introduisant une ponctuation indispensable.

Le dossier que l'on va lire a reçu le soutien de plusieurs personnes et d'institutions que je tiens à remercier ici : Klaudia Podsiadło, Urszula Sadłowska et Marzena Moskal de l'Institut polonais de Paris pour leur soutien ; Adam Bartosz et Natalia Gancarz du musée ethnographique de Tarnow pour leur accueil et la documentation photographique ; Elzbieta Ficowska pour son autorisation de publier le texte de Ficowski ; Agnieszka Grudzinska, Alexandre Dayet et Delphine Gauthier-Guiche pour leur aide, Catherine Coquio pour m'avoir donné l'idée de retourner à Papusza. Et avant tout, l'équipe d'*Études tsiganes* pour son accueil enthousiaste.

Notes

1 C'est-à-dire "poupée", sa mère l'appelait aussi « lalka » ou « lalunia », trois formes du même surnom.

2 Jerzy Ficowski (1924-2006), poète, essayiste, traducteur et ethnologue a publié plusieurs livres sur les Tsiganes polonais après s'être caché trois ans dans les *tabors* ; il s'est également consacré au sauvetage de l'œuvre de Bruno Schulz dont il a été le premier biographe. N'adhérant pas au régime communiste, il sera longtemps interdit de publication, et participera à l'opposition démocratique des années 1970 à l'origine de *Solidarnosc*.

3 Julian Tuwim (1894-1953) a été un des membres fondateurs du prestigieux groupe poétique *Skamander* (1918) avec Jan Lechon, Antoni Slonimski ou Jaroslaw



Papusza /ok.1928r./

Papusza, vers 1928, Musée Ethnographique de Tarnów, Pologne

détaillée de Jerzy Ficowski, *The Gypsies in Poland* op.cit. p. 38-48.

8 *Piesny Papuszy*, 1956, Wrocław, Ossolineum.

9 Préface à *Lesie, ojczyzno moja*, Varsovie, Editions Czytelnik, 1990, p. 15.

10 Ibid.

11 Ce romani est semble-t-il en train de disparaître, si l'on en croit les recherches effectuées pour le film *Papusza*. Voir plus bas l'entretien avec Joanna Kos-Krauze.

12 Lettre à Janina Sochaczewska, le 2 décembre 1991. Ici une note personnelle : au milieu des années 1980, cette vieille amie de Ficowski résidait à Paris, et je la rencontrais régulièrement ; elle voulut faire connaître Papusza. Me rendant souvent en Pologne, je servis de messenger entre eux. Une fois, un éditeur français a semblé intéressé par cette publication et Ficowski a expliqué, par le biais de cette lettre, comment s'y prendre. Le projet n'aboutit malheureusement pas.

13 *Routes d'antan/Xargatune droma*, traduction du romani par Marcel Courthiade, 2010, Paris L'Harmattan

14 Pour certains poèmes Ficowski a également publié une version littérale en anglais, in *The Gypsies in Poland*, op.cit. En fait, les conflits de sens sont très rares, les trois versions littérales étant très proches.

15 Monté par le Théâtre Anoukis dans des villages de l'Isère.

Iwaszkiewicz. Juif assimilé, il a fui la Pologne en 1939 et passé l'essentiel de la guerre aux États-Unis. Rentré en 1945, il adhère au nouveau régime tout en conservant une certaine indépendance.

4 Voir plus bas, le poème « Ma terre, je suis ta fille ».

5 Jerzy Ficowski *The Gypsies in History and Customs*, [Les Tsiganes en Pologne. Histoire et coutumes] Varsovie, Interpress, 1989, p.119.

6 Voir plus bas, le poème intitulé : « Je suis Tsigane et pauvre ».

7 Les nazis ont assassiné environ 20 000 Tsiganes polonais par fusillade en même temps que des Juifs, en 1942-1943. Voir la description